

asbl Association des Aînés
Ecoles Sainte-Elisabeth

Rue Louis Loiseau 39
B-5000 Namur

Belgique-België
P.P.- P.B.
5100 Jambes
BC 23701

P 00 15 06

Rencontres

Revue de l'Association des Aînés
Ecoles Sainte-Elisabeth - Namur
asbl



N° 12
Été 2016

Revue semestrielle

Editeur responsable : M.Th. Philippot-Pirson - Rue des Verdiers, 8 - 5000 Namur

Sommaire

Éditorial par Marc Dassy
Page 1

Mot de la Présidente
Page 3

Une Sage-femme tournée vers le futur
Agnès Ponlot (IG 1993 - Accoucheuse 1994)
Page 5

Une boucle à boucler...
Catherine d'Harveng (IGH 1983 - SISU 2007)
Page 8

Une vocation tardive, une nouvelle vie
Christiane Bodart (IH 2000)
Page 11

Dans le milieu de la petite enfance
Françoise Malotaux (IS 1983)
Page 13

Un parcours exemplaire
Olivier Gonze (IG 1996 - SIAMU 1997)
Page 18

Des nouvelles des lauréats des
Prix de l'Association 2014 et 2015

Noémie Demonchaux (BSI 2014)
Lise Renard (Sage-femme 2014)
Justine Colot (Sage-femme 2015)
Olivier Delhaute (BSI 2015)
Page 20

Le Journalier
Page 25

Carnet de famille
Page 28

L'éditorial de

Marc Dassy

BSI 2004, SCOM 2005, Avocat,
chargé du cours de Droit et Législation au
dépt. Paramédical de la HENALLUX



D'infirmier à avocat....

Terminant mes études secondaires en 2001, deux mondes m'attiraient : celui du médical et celui de la Justice....

Je me suis alors dirigé vers le premier en entamant des études d'infirmier au sein de la HENALLUX (HENAC à l'époque). Je n'avais en effet pas envie d'entamer de longues études de médecine dont on ne voit le bout que des années plus tard.

Après avoir terminé ces études d'infirmier et une spécialisation en santé communautaire, j'ai travaillé dans une structure hospitalière. Mais je me suis vite rendu compte que ce monde n'était pas le mien : horaires difficiles, manque de considération, etc.

J'ai donc quitté l'hôpital pour travailler dans le domaine du social où j'étais principalement en contact avec une population paupérisée. Ce fut une expérience riche tant humaine que professionnelle.

En parallèle à mon travail se déroulant essentiellement en soirée et la nuit, j'ai entamé des études de droit en journée.

Le droit m'attirait toujours et je pars du principe qu'il faut vivre sans regret.

Je dois avouer que pendant cinq années, mes journées étaient bien chargées, mais je ne le regrette pas.

Finalement, moi qui ne voulais pas entreprendre à la base de longues études, je me retrouve à avoir fait un cursus plus long qu'un médecin généraliste.

Après ces études, j'ai quitté mon premier amour pour me lancer comme avocat. Je garde cependant un lien avec ce premier amour puisque je donne des cours de droit... aux infirmiers et aux sages-femmes et je pratique cette matière en plein développement qu'est le droit médical.

Si je devais recommencer ce parcours, je le ferais sans hésiter. Mes études tant d'infirmier que de juriste, ainsi que ces deux professions, m'ont apporté beaucoup.

Je pense que c'est enrichissant et constructif de ne pas se cantonner à un seul « domaine ». Et, au risque de me répéter, si je pouvais conseiller une seule chose aux plus jeunes, c'est de vivre sans regret, d'entreprendre ce que l'on aime et ne pas avoir peur de changer si à un moment on souhaite voir de nouveaux horizons.

Le mot de la Présidente



Lorsque nous avons fondé notre association, fin 2008, nous avons comme objectif principal, de « mettre l'expertise des diplômés, au service des étudiants, et des aînés, au service des plus jeunes ». Nous avons eu l'occasion de concrétiser cet objectif, en ce début 2016.

D'abord des aînés se sont mobilisés, lorsque l'école a fait appel à des bénévoles pour jouer le rôle de « patient standardisé ». Il leur a été demandé de se mettre dans la peau d'un ma-

lade, dans le cadre des « ECOS », Evaluations Cliniques Objectives Structurées. Il s'agit d'évaluations cliniques, ici formatives, où tous les étudiants reçoivent le même type de consignes concernant une situation de patient présentant les mêmes caractéristiques (d'où l'appellation « patient standardisé »). Le scénario est remis en début d'évaluation tant aux étudiants qu'aux « acteurs », les mêmes tâches à effectuer sont demandées avec les mêmes grilles d'évaluation tant au niveau des critères que des pondérations. L'enseignant et les étudiants réalisent ensuite le débriefing de l'exercice. C'est ainsi que des exercices « ECOS » des étudiants de 1ère année se sont déroulés avant leur premier stage. Des aînés ont accepté de jouer le rôle de patients hospitalisés auxquels il fallait contrôler les paramètres. Ceux de 2ème année devaient surveiller un nouvel opéré, en l'occurrence, des anciennes qui se sont pliées de bonne grâce à l'exercice. Le bilan de cette coopération est franchement positif : les membres de l'association se sentent concrètement concernés par la formation, et du côté des étudiants, ils peuvent « s'exercer sur un public » à la fois averti, compréhensif et indulgent.

Ensuite, une séance d'information pour les futures diplômées de la section Sage-femme a été organisée. Ces dernières déplorent le manque de perspectives d'emploi dans leur secteur. Notre trésorière et une Sage-femme chevronnée (plus de 40 ans de carrière !) les ont rencontrées pour leur expliquer comment l'association, grâce à son réseau de contacts pourrait les aider, et discuter avec elles de perspectives professionnelles novatrices.

D'autre part, des aînés, encore engagés dans la vie active, sont sollicités pour la lecture de travaux de fin d'études. Leur expérience de terrain apporte certainement un éclairage supplémentaire au sein d'un jury, d'autant plus qu'ils sont déjà largement impliqués dans la formation pratique des professionnels de demain.

Nos pensées émues vont vers les victimes innocentes des attentats de Bruxelles et leurs familles, mais aussi vers tous ceux qui, de près ou de loin, se mobilisent pour leur venir en aide, comme tous les membres des services de secours, soignent leurs blessures tant physiques que morales, et oeuvrent pour le maintien de la paix et le respect de la démocratie.

Marie-Thérèse Philippot-Pirson

Une Sage-femme tournée vers le futur

Agnès Ponlot (IG 1993 - Accoucheuse 1994)



Agnès Ponlot reçoit son diplôme d'Infirmière graduée en 1993 et celui d'Accoucheuse un an plus tard. Elle a toujours voulu exercer ce métier. *« Le social m'a toujours intéressée. Lors des camps, je m'occupais toujours des petits bobos des plus jeunes. »*

Elle s'occupera aussi de son grand-père. *« J'ai toujours été attirée par le début de la vie mais aussi par la fin de celle-ci »* me confie-t-elle.

« Pour moi, ce sont 2 pôles qui sont liés. On y vit des émotions très intenses. »

Mais c'est la rencontre avec une sage-femme d'Auvélais, Danièle Hubert, qui orientera son choix d'études.

Elle démarre sa carrière à la maternité Sainte-Élisabeth de Namur tant en salle d'accouchement qu'en post-partum.

« Pour moi, l'accouchement reste toujours un moment très émouvant mais j'aime aussi guider les premiers gestes des jeunes mamans à l'étage .

Aider les couples, les mères, les pères à faire émerger leur parentalité est très enrichissant pour chacun des acteurs”.

Au fil des années, Agnès et l'équipe de sage-femmes ont été quelques fois confrontées à des situations psychologiquement difficiles à gérer et pour lesquelles elles n'ont pas toujours trouvé d'aide.

Ces difficultés étaient souvent liées au deuil périnatal que ce soit lors d'une naissance très prématurée, d'une mort foetale ou bien lors d'une IMG (interruption médicale de grossesse).

«Lorsque j'ai commencé ma carrière, les parents étaient en souff-

france. Le bébé mort n'avait pas de place dans le processus de deuil. Cet événement était caché. Il n'y avait pas non plus de soins de confort pour ces nouveaux-nés vivant parfois de longues minutes après la naissance. Nous avons vécu ce genre de cas en salle d'accouchement avec ces bébés qui gaspaient dans nos bras. Les équipes tant médicales que sage femmes étaient elles-mêmes fragilisées face à cette détresse humaine. » me dit-elle.

Agnès s'est aussi sentie interpellée par les demandes de mamans dont les bébés nés très tôt ne pouvaient pas être enterrés ni avoir de sépultures : « Ces mamans me demandaient où allait leur bébé . Je ne savais pas quoi leur répondre à cette époque. Comment donner existence à ce qui n'était plus alors qu'au coeur même des parents cette place était bien là. »

Tous ces évènements ont été à la base de la décision d'Agnès d'accepter de rejoindre le comité d'éthique au sein de la Clinique Sainte-Élisabeth. Une place y était vacante.

Agnès a suivi des formations en éthique avec Laurent Ravez aux Facultés Universitaires de Namur.

Elle poursuit par la suite son cheminement réflexif au sein du groupe GIP qui s'intéressait à tout ce qui touchait au deuil périnatal et aux grossesses pour autrui.

Agnès est active depuis 78 ans au sein du comité d'éthique. « Dans le comité, je rencontre des personnes qui viennent de milieux professionnels très différents ce qui fait la richesse des réflexions. La parole de chacun(e) est respectée. La sage-femme y a toute sa place. Ces dernières années, les réflexions ont surtout porté sur des questionnements en éthique portés par ces mêmes sage-femmes.

Le comité a beaucoup évolué au cours des années par rapport au poids de l'institution. On y a réfléchi sur les problèmes liés aux IMG afin de voir reconnaître la place de ce bébé et le désarroi de ses parents et des soignants.

Des procédures ont été mises en place dans ce cadre. Il y a maintenant un suivi psychologique proposé lors de chaque situation. À chaque IMG, il y a un avis consultatif du Comité d'Éthique .

De plus , nous avons terminé un gros travail de réflexion sur la problématique de l'euthanasie »

Agnès travaille actuellement dans le service des grossesses à risque. Elle s'occupe aussi des consultations psychosociales en prénatal où elle est confrontée aux grossesses fragilisées d'adolescentes, aux dénis de grossesse, à des futures mamans ayant des assuétudes, à l'annonce de handicap. Elle me confie : *« Il faut entourer sans juger toutes ces femmes et leur rendre souvent confiance en elles-mêmes. »* Enfin, elle se rend au domicile des mamans qui quittent aujourd'hui plus précocement qu'avant la maternité. *« On se retrouve parfois face à des jeunes femmes « démunies » devant leur bébé et qui se sentent bien seules de part le manque d'entourage ou de présence de modèles parentaux. »*

Aux futures sage-femmes, elle voudrait dire de réinventer leur métier et d'être polyvalentes.

« La sage-femme de demain devra accompagner les gens dans leur parentalité là où celle-ci s'exprime : à l'hôpital (pour des séjours de plus en plus courts) mais aussi à domicile, dans les maisons de naissances ou autres endroits dédiés à la naissance.

Elle aura aussi sa place dans des lieux de consultations où son expertise sera appréciée »

J'ai rencontré une sage-femme rayonnante, passionnée par son métier et qui a déjà les 2 pieds bien tournés vers le futur.

Propos recueillis par Françoise Hussin

« Une boucle à boucler... »

Catherine d'Harvenq

(Infirmière graduée hospitalière 1983 - titrée SISU 2007)



Aider, écouter, soigner : est-ce qu'on choisit un métier ? Ou bien s'impose-t-il de lui-même comme un choix pour rester soi ?

Depuis toute petite, je crois, je voulais soigner mais c'est en 1979, lors d'un voyage au Burundi chez un oncle ingénieur agronome à la FAO que j'ai pris la décision de choisir la profession d'infirmière. J'avais en effet visité l'hôpital Gasoré de Bujumbura et le médecin sur place m'avait dit: « Reviens, il y a du boulot ici... ». A mon retour, je suis rentrée en rhéto

avec cette idée: « Je fais mes études et je pars ! ».

Mais je savais qu'avant de pouvoir faire la formation de médecine tropicale à Anvers, il fallait avoir 2 ans d'expérience professionnelle et je pensais la faire en tant qu'infirmière à domicile n'ayant que peu accroché avec l'ambiance de l'hôpital durant mes stages.

Or la vie réserve bien des surprises! J'ai effectué mon dernier stage de troisième année dans le service des Soins Intensifs de la Clinique Ste-Elisabeth, un service tout frais émoulu (voir le témoignage de Françoise Hussin) jeune et dynamique au niveau infirmier mais aussi médical. Des hommes et des femmes qui ne demandaient qu'à s'épauler, se former, partager leur expérience, leur savoir-faire, leur questionnement avec cette idée de toujours être au top avec du matériel performant. Un service de réa (comme on disait à l'époque) polyvalent où l'on soignait des patients arrivés là avec les problèmes respiratoires, rénaux, septiques, obstétricaux chirurgicaux de toutes sortes. Les francs tombent, le métier rentre...

Et toujours, cette empathie permanente avec nos patients en souffrance,

en stress, en perte de vue.

Puis me voilà fiancée avec... un juriste! Plus question de s'expatrier. Quoique ! Mon mari hésitait alors à faire une année supplémentaire en droit international en Angleterre.

J'ai alors pris un congé sans solde et je suis partie travailler dans un dispensaire de brousse au Rwanda. L'année suivante, nous sommes rentrés pour nous marier. Nous avons eu 3 filles et pour faciliter l'organisation de cette petite famille, je suis passée dans l'équipe de nuit depuis 29 ans maintenant. Je partais travailler l'esprit serein, tout le monde était rentré, mon mari veillait au grain.

Je fais pendant 2 ans, à titre complémentaire, un peu de soins à domicile en remplacement d'une amie à Huy. Du jour, des toilettes, des IM, des familles: l'inverse de mon travail de nuit car à l'époque, en nuit, peu de toilettes, pas de visites de familles (sauf décès), des IV...

Les années passent, la famille grandit, les enfants quittent le nid et le passé resurgit...

M'avait-il vraiment quitté? Nous parrainons une petite fille au Burundi, je viens de suivre des cours du soir en anglais depuis 8 ans et j'ai suivi une formation en soins de plaies.

Interpellés par la problématique de l'accès à l'eau potable, nous avons suivi une conférence donnée entre autres par Patricia Longrée de l'ASBL Enfants de Birmanie fondée par elle et son mari pédiatre pour apporter un peu d'aide dans des orphelinats dans ce pays dont ils sont tombés amoureux il y a 12 ans. Ils y retournent régulièrement apporter cette aide grâce à l'argent récolté par: là, un concert, là, un souper, là une expo, là, un marché de Noël.

Patricia accompagnait aussi des petits groupes de voyageurs dans les valises desquels elle se réservait quelques kilos: des médicaments, des lunettes à l'aller, de l'artisanat au retour...

L'Asie, pourquoi pas ? Que restait-il de mes amis rwandais après le Génocide? Tués, exilés, rapatriés... et au Burundi, l'instabilité...

J'ai fait partie de son dernier groupe: 7 personnes dont 1 médecin et 3 infirmières. 17 jours de découverte et voir ce que faisait l'ASBL. Une machine à laver dans un orphelinat pour bébés, des uniformes scolaires pour des orphelines plus âgées, des bancs pour une école, un puits dans un village et un grand bassin d'eau pour garder l'eau de la mousson dont 7 villages devraient bénéficier. Maintenant ces amis birmans aimeraient un dispensaire que l'ASBL va financer et mettre sur pied avec l'aide des villageois. Nous parrainerons aussi les études de jeunes afin qu'il y ait

une relève sur le long terme au dispensaire.

Une équipe médecins-infirmiers partira pour des soins de première ligne et une formation à l'hygiène. Patricia et son mari vont sans doute partir un an et peut-être créer une guest house pour que l'ASBL puisse avoir un point de chute et donner du travail à des locaux.

Ils sont partis en reconnaissance en novembre et font les démarches pour avoir les devis et les autorisations. Nous avons un projet avec Electrabel pour des panneaux solaires.

En attendant que tout cela se mette en place car nous n'avons pas encore récolté assez de fonds, j'ai cherché un autre dispensaire, moins loin et suis tombée fin décembre sur le site de Médecins du Monde, ils comptaient ouvrir une antenne à Namur à 300 m de la Clinique Ste-Elisabeth ! J'ai postulé et nous venons d'ouvrir début avril.

Pourquoi, pour qui ce dispensaire? Pour ces hommes, ces femmes sortis de tous les systèmes de santé, privés de tous les accès aux soins, SDF, illégaux, migrants, demandeurs d'asile déboutés ou non-inscrits. Ceux qui sont tombés par-delà tous les filets, sans accès à des médicaments parfois vitaux, aux soins dentaires, à la contraception et au dépistage car certains sont aussi malgré eux, non seulement victimes mais également vecteurs de maladies.

Nous sommes une petite équipe de bénévoles motivés, beaucoup ont des expériences de terrain à l'étranger ou chez les plus démunis (plan hiver, relais santé, espace P). Les premiers patients sont arrivés, la tête baissée avec un bout de papier où était inscrit: consultation Médecins du Monde le jeudi de 10h à 14h...

D'un côté, aux soins intensifs, les plus fragilisés par leur pathologie, leurs antécédents, leur grand âge, l'infection ou l'intervention auxquels ils doivent faire face et une batterie de moyens, presque sans fin...

De l'autre, avec une petite pharmacie d'échantillons ou fournie grâce aux dons, les plus cachés, oubliés, rejetés, à réinsérer le plus possible dans les systèmes sociaux existants, venant d'ici, venant d'ailleurs... En route...

La boucle est-elle bouclée ? Je ne sais pas, l'aventure ne fait que commencer...

www.enfantsdebirmanie.org

<https://www.medecinsdumonde.be/namur-medecins-du-monde-lance-son-antenne>

Une vocation tardive

Une nouvelle vie

Christiane Bodart (Infirmière Hospitalière 2000)

C'est à 47 ans que Christiane Bodart décide de réorienter sa vie. Elle se lance alors un fameux challenge en choisissant de devenir infirmière. *« J'étais gérante d'un magasin à Éghezée , magasin cambriolé à plusieurs reprises. Le dernier cambriolage a été celui de trop. En janvier 1997, j'ai vendu le magasin. Puis après quelques mois de réflexion, j'ai choisi de m'occuper des malades . Je me suis donc inscrite à l'HENAM en graduat. »* Les horaires de cours étant très chargés et terminant tard , la vie familiale devient donc difficile à gérer pour cette maman qui élève seule quatre enfants eux aussi aux études. *« J'ai pris contact avec la filière A2 où les cours collaient plus aux horaires scolaires de mes 2 dernières filles. »*



La barrière de l'âge ne s'est jamais fait sentir. *« J'étais un peu leur grande sœur. J'en revois encore certains. La donne a un peu changé. Ils travaillent encore et moi je suis retraitée ! »*

Comment le choix de travailler en Soins Palliatifs s'est-il imposé à elle ?

« J'ai toujours été sensible à Mère Thérèse et à son œuvre. La photo du cours de Soins Palliatifs était justement une photo de Mère Thérèse se penchant sur un malade. Cela m'a parlé. Puis, il y a eu en 3^{ème} année le stage à option que j'avais choisi de faire au Foyer Saint-François. Je m'y suis tout de suite sentie à l'aise. »

En avril 2000, le directeur de Saint-François l'appelle pour lui proposer une place. Elle y entre comme infirmière en juillet 2000.

« Au début de ma carrière, l'accent était mis sur la famille, le bénévolat, le don de soi. Il y avait très peu de techniques. Cela me convenait très

bien car le relationnel était primordial pour moi. Prendre soin de patients gravement atteints dans leur santé, c'est respecter leurs rythmes et être à leur écoute. Cela demande beaucoup de temps. Nous avons la chance de pouvoir compter sur les bénévoles pour nous épauler au quotidien »

En 2009, la jonction avec la Clinique et Maternité Sainte-Élisabeth est effective.

« L'hôpital est entré à Saint-François avec ses normes, ses protocoles et sa médicalisation. Il y avait plus de techniques. L'ère de l'informatique est arrivée et ainsi que le dossier infirmier informatisé coupant cours à certaines habitudes . Il a fallu s'y faire mais avec l'âge, on s'adapte moins facilement et surtout moins vite !»

Tout au long de sa carrière, Christiane a côtoyé la mort de personnes jeunes et moins jeunes.

« La mort ne m'a jamais effrayée. Pour moi, elle fait partie intégrante de la vie et elle ne doit pas être mise à l'écart. J'ai prodigué les soins en tâchant d'embellir les quelques jours qui restaient à vivre au patient. J'aimais bien voir la famille entourer son parent d'amour. »

Ce n'est pas tous les jours évident surtout lorsque l'on voit s'en aller des gens proches de son âge. « *Heureusement que l'équipe était là. On se reconfortait en cas de coup dur. Cela m'a aidée à rebondir, à ne pas être trop éponge. »*

Christiane travaillera une quinzaine d'année au sein du Foyer Saint-François. « *J'ai senti qu'il était temps que j'arrête. La motivation n'était plus la même et la fatigue était plus présente. Je n'ai pas souhaité m'investir dans l'équipe des bénévoles car je voulais passer à autre chose pour ma retraite. »*

Christiane n'a jamais regretté d'avoir fait ce choix à un moment crucial de sa vie. «*Je n'étais pas bien dans ma peau à l'époque. Ma vie personnelle était très compliquée et pas facile. Ce métier d'infirmière et ce travail au Foyer Saint-François m'ont permis d'être reconnue socialement, d'avoir des contacts profondément humains. J'y ai réappris à être quelqu'un. »*

Propos recueillis par Françoise Hussin

Dans le milieu de la petite enfance...

Françoise Malotaux (Inf. Sociale 1983)



C'est en 1979 que je franchis pour la première fois les marches de l'école d'infirmières appelée à l'époque Sainte Elisabeth.

Mes parents me présentent à la directrice, Sœur Etienne-Marie, qui me donne des informations sur les études et me parle des deux options possibles...c'est la première fois que j'entends parler du métier d'infirmière sociale...J'écoute à peine car je veux être une « vraie infirmière », travailler à l'hôpital et prodiguer des soins...

Durant mes deux premières années, je découvre le milieu hospitalier ; j'aime beaucoup donner des soins mais cela ne me suffit pas, j'ai un goût de trop peu, j'ai envie de prendre plus de temps à écouter les patients, à échanger...je me sens l'envie « d'aider » les autres mais autrement...

Au grand étonnement de nombreux professeurs et de mes parents, j'entame donc ma 3^{ème} année en « sociale » et termine l'année suivante mes études avec un diplôme d'infirmière sociale en mains.

Je garde d'excellents souvenirs de mes études ! A l'internat, les deux premières années, j'ai créé de belles amitiés et même s'il y avait des règles, que de soirées passées dans nos petites chambres à rire, papoter, et refaire le monde...

Les deux dernières années, ce fut la vie en kot avec ma grande copine Cathy, étudiante en sociale aussi et son frère Alain-Michel, futur infirmier. Que de beaux moments partagés aussi en « sociale » où nous étions une petite dizaine, un super groupe, les cours sont intéressants et l'ambiance conviviale...

Me voilà fraîchement diplômée et à la recherche d'un emploi...

Après une année de travail en IMP (que j'ai quitté malgré un CDI) et une année de contrat de recherche (CDD) aux facultés de Namur, j'arrive un peu par hasard à la crèche les Bouts d'Choux, en décembre 1985.

Cette crèche existe déjà mais souhaite ouvrir 24h/24 et 365 jours /an, un projet novateur, avant-gardiste pour l'époque et qui reste aujourd'hui unique en Fédération Wallonie-Bruxelles. Après un an de contrat CDD, j'obtiens un CDI en avril 1987, après la naissance de ma première fille Pauline.

La crèche est un lieu privilégié pour la formation d'infirmière sociale car l'ONE subventionne pour une crèche de 30 lits, un ¼ temps social et un ½ temps infirmier, donc notre formation nous permet de remplir les deux rôles...

Une crèche à horaires flexibles c'est accueillir des enfants tout au long de la journée. Des enfants arrivent très tôt, d'autres repartent tard, certains passent la nuit. Le travail ne s'arrête donc jamais et nécessite une dose d'organisation. Les parents jonglent entre vie professionnelle et vie de famille, ils travaillent dans le domaine paramédical, sont éducateurs, policiers, pompiers, commerçants, indépendants...

Le travail quotidien est très varié mais l'objectif principal est d'organiser l'accueil des enfants. Souvent la crèche est la première véritable séparation entre les parents et leur bébé. En 1985, les congés de maternité sont de maximum 14 semaines, pas de congé parental. Réduire son temps de travail n'est pas toujours envisageable pour les mamans et surtout celles qui vivent seules... Les parents doivent confier leur petit enfant à des personnes qu'ils connaissent à peine. Dans les années 70, les premières crèches voient le jour. Les parents n'ont pas accès aux locaux, ne voient le personnel qu'à travers des vitres et les bébés sont revêtus « d'un uniforme », les parents doivent donc avoir une certaine dose de confiance...

Mon arrivée à la crèche coïncide avec une évolution profonde des mentalités, le bébé devient une personne à part entière et les parents des partenaires. Nous travaillons sur l'importance d'une vraie collaboration et aujourd'hui, fort heureusement, tout a bien changé : la crèche est ouverte, les parents les bienvenus, ils sont associés au projet d'accueil...

Les premières années, je découvre donc le milieu de la petite enfance et celui de l'ONE. Je le connaissais un peu pour y avoir fait un stage en 3^{ème} sociale (visiter les mamans et leurs bébés à leur domicile et lors des consultations médicales).

Mon travail est très varié : j'organise les entrées des enfants et j'accompagne les puéricultrices dans leur quotidien, il faut s'occuper des inscriptions, répondre aux normes ONE, veiller à la santé des enfants... Les recherches sur les compétences du bébé sont nombreu-

ses et l'importance de la prise en charge des enfants en milieu d'accueil est en pleine transformation...des défis à relever...Le travail avec les tout petits doit être réfléchi, cohérent et sécurisant. C'est tout une équipe qui collabore. Tout cela réussit grâce à des réunions régulières, des formations, des discussions, des lectures...

La crèche a une capacité de 30 lits, ce qui revient à une soixantaine d'enfants inscrits car aux Bouts d'Choux, des enfants peuvent ne jamais se rencontrer vu les horaires très variables...

Dès l'ouverture des Bouts d'Choux en 24h24, donc à mon arrivée, les juges de la jeunesse nous interpellent pour nous confier des petits enfants dont la santé physique voire mentale est mise en danger. Il s'agit d'un nouveau projet pour ma collègue Patricia, infirmière sociale, pour moi et toute l'équipe. La pouponnière les Bouts d'Choux voit donc le jour...Il nous faut de l'énergie, de la créativité mais aussi du professionnalisme. Tout est à construire mais la volonté est de la partie et les enfants arrivent...Nous commençons une nouvelle aventure et il faudra être performant...

Les enfants sont accueillis à la pouponnière parce qu'ils vivent des négligences graves, ils ont été sevrés méthadone, ils sont nés non-désirés, ils connaissent des problèmes de développement voire des retards mentaux...Leur maman a consommé de l'alcool pendant sa grossesse, elle est souvent jeune et très seule...Elle souffre parfois de dépression ou est victime de la violence de son conjoint...parfois c'est un peu tout à la fois... D'autres enfants ont subi des violences physiques ou sexuelles.

Ils sont accueillis afin que nous puissions évaluer les liens parents/enfants et permettre un retour à domicile, mais les problèmes sont souvent multiples et d'un placement de courte durée, on arrive pour certains enfants à des prises en charge de plusieurs années.

Tous ces enfants ont d'énormes besoins : ils doivent être soignés, maternés, rassurés...Il faut créer un lien d'attachement tout en ne prenant pas la place des parents et surtout de la maman, un vrai travail d'équilibriste.

C'est le rôle premier des puéricultrices mais il faut les soutenir, leur donner les moyens de bien travailler...c'est le rôle de l'infirmière sociale, elle doit tout orchestrer. Il faut aussi rendre des rapports à l'ONE et aux juges de la jeunesse...Les CPAS, les maisons maternelles, les services de pédiatrie, les médecins, les services « jeunesse » de la police...sont aussi nos partenaires.

Ce sera mon quotidien pendant 10 années, un beau travail d'équipe

même si tous les jours ne sont pas faciles ; les enfants expriment parfois leurs difficultés par la colère, par le repli sur soi, par la boulimie, l'anorexie, ils ont des comportements difficiles à comprendre...les parents sont souvent au début très en colère car ils ne comprennent pas toujours pourquoi « on leur a enlevé leur enfant ». Il faut du temps pour créer une confiance avec les enfants mais surtout avec les parents...Il faut beaucoup observer, écouter, être disponible et empathique...Difficile quand on est face à un parent qui a commis des violences sur son enfant et qui trouve « que ce n'est pas très grave »...Il faut pouvoir évaluer les rencontres entre les parents et leur enfant, écrire des rapports, se rendre au Tribunal qui aujourd'hui est remplacé en partie par les services d'Aide à la Jeunesse. Nous avons une lourde responsabilité car nos observations, nos écrits vont déterminer les décisions d'avenir des enfants. Nous devons toujours rester conscients de notre pouvoir même si au bout du compte ce n'est pas nous qui prenons les décisions, mais nous les influençons fortement... Aujourd'hui, la capacité de la pouponnière appelée SASPE (Service d'Accueil Spécialisé Petite Enfance) est de 12 enfants âgés de quelques jours à 6 ans.

Cela fait donc plus de 30 ans que je travaille aux Bouts d'Choux. J'y suis arrivée suite à une offre d'emploi sans vraiment savoir ce qui m'attendait mais je n'ai aucun regret, je fais un métier que j'aime beaucoup et qui m'a beaucoup appris. En 1995, je suis devenue responsable. Du travail de terrain, je suis devenue plus administrative, je fais les horaires, les engagements, je remplace le personnel malade, je veille sur une équipe de plus de 30 puéricultrices et de 4 écreuses. Mes collègues de bureau sont quatre : une psychologue et trois sont infirmières en santé communautaire, comme quoi...

Être responsable c'est aussi cautionner les projets mis en place, les décisions prises quant à l'avenir des enfants, c'est être garante d'un accueil quotidien de qualité. C'est aussi remplir de nombreuses conditions administratives imposées par l'ONE pour l'obtention de subsides, c'est respecter les normes AFSCA, etc.

Être responsable d'une structure permanente c'est être aussi très disponible surtout en cas de problèmes. Toutefois, je peux me reposer sur mes autres collègues chefs de service et surtout aussi sur mes collègues infirmières en santé communautaire qui forment un groupe dynamique et très professionnel. Elles sont partie prenante du projet et assureront sans aucun doute la relève.

Notre double structure accueille chaque année de nombreuses sta-

giales puéricultrices et infirmières BSI-2ème année. Une ou plusieurs étudiantes en santé communautaire viennent aussi réaliser leur stage, elles sont intégrées à notre équipe, accompagnent mes collègues dans leur quotidien. Je supervise leur stage en leur faisant aussi rédiger des rapports, c'est un de mes « dadas ». Le choix des mots, les nuances, l'absence de jugement doivent se retrouver dans un écrit et cela n'est pas toujours simple...

Aujourd'hui je suis toujours passionnée, parfois un peu fatiguée...Je travaille à temps plein car ma fonction n'est pas compatible avec une réduction de mon temps de travail. Je suis aussi coordinatrice pour l'ASBL SONEFA dont dépendent les Bouts d'Choux. Je travaille sur les projets de l'ASBL mais il serait trop long de vous en parler aujourd'hui...

Je fais également partie du comité de pilotage de l'ASBL Badiane, un projet ONE/AVIQ, qui œuvre pour l'intégration en milieu d'accueil des enfants en situation de handicap. Je suis très attachée à ce projet car je suis aussi maman de Valentine, handicapée mentale. Accueillir des enfants handicapés en crèche permet d'apprendre à côtoyer la différence dès le plus jeune âge et la rendre « plus normale ». Cela permet aussi aux parents de souffler, de fréquenter un milieu classique comme tous les autres parents, avant pour beaucoup d'affronter le milieu spécialisé...

Avant de terminer, je voudrais vous parler de ces nombreux enfants que j'ai vu grandir...ils m'ont beaucoup appris...les enfants négligés, maltraités ont une réelle force en eux, ils sont battants...Tous les jours, je quitte mon bureau pour aller à leur rencontre, je les regarde, les observe, ils sont notre futur et nous devons les aider à devenir les adultes de demain...

Au-delà de tout ce travail quotidien, il y a aussi beaucoup d'émotion, de moments difficiles mais aussi des grands frissons notamment lorsque des enfants quittent la pouponnière après y avoir vécu plusieurs années. Ces moments de séparation sont des moments intenses où les sentiments de joie et de tristesse du départ s'entremêlent. Les départs en famille d'accueil restent très prenants, la rencontre entre un enfant et une nouvelle famille, que de beaux moments...C'est aussi pour ces moments de bonheur que les Bouts d'Choux me tiennent tant à cœur...

Un parcours exemplaire

Olivier Gonze (IG 1996 - SIAMU 1997)



« Après mes humanités à l'Athénée Royal d'Andenne, je débute un graduat en soins infirmiers (ancienne appellation) à l'école Sainte Elisabeth en 1993.

Après ce graduat, je commence ma spécialisation SIAMU lors de l'année scolaire 1996 - 1997 réussie avec

distinction.

Simultanément, je débute ma formation de sapeur pompier à l'école du feu de la Province de Namur que je termine avec grande distinction.

Pompier volontaire au service incendie d'Andenne de 1997 à ce jour, je passe les différents cours de promotion (caporal, sergent, adjudant, officier, gestion de crise, technicien en prévention incendie,...)

Tout cela me permet d'être nommé caporal le 8 novembre 2002, sergent le 25 mars 2005 et passer sous-lieutenant le 28 avril 2006, lieutenant le 1er juillet 2011 pour récemment devenir Capitaine au sein de la zone de secours NAGE (Namur Andenne Gembloux Eghezée).

En ce qui concerne mon parcours d'infirmier SIAMU, ma carrière débute en 1997 aux urgences de la Clinique Sainte Elisabeth où je m'investis aussi dans la coronarographie et aux soins intensifs.

Après 5 ans j'obtiens une place aux urgences et au SMUR du CHR de Huy où je viens d'être récemment désigné responsable du SMUR.

En avril 2014, j'obtiens également la charge de coordination de l'école

du feu de la Province de Namur où je développe le projet du nouveau centre de formation pratique à Auvelais.

Chargé de cours à l'école pour ambulanciers de cette même école, je perfectionne mes connaissances par de multiples formations (PHTLS, Pédiatrie, réanimation avancée, médecine de catastrophe à l'ULB,.....)

Malgré cet emploi du temps plus que chargé, je réussis aussi à parfaire ma formation de pianiste et obtiendrai un prix au conservatoire de Huy après 15ans d'étude intensive.

Beaucoup de récompenses à mon actif... mais pour moi, mes 2 plus belles réussites sont mes enfants, Pauline et Maxime, nés en 2001 et 2003.

Mon conseil aux jeunes diplômés : continuez à vous former, ne ménagez pas vos efforts et n'hésitez pas à saisir les opportunités qui s'offrent à vous ! »

Des nouvelles des lauréats du Prix de l'Association 2014 et 2015

Les lauréats ont accepté de nous faire part de leur expérience de jeune diplômé :

« Mon entrée dans la vie professionnelle » par NOEMIE DEMONCHAUX (BSI 2014)



Mars 2014, alors que je ne suis pas encore diplômée, je postule activement dans les hôpitaux namurois. Il me tarde de commencer ma vie active. En effet, j'ai eu un parcours étudiant plutôt atypique. Après 9 ans d'études, un diplôme universitaire en poche, une réorientation vers le secteur de la santé... Je deviens officiellement infirmière en juin 2014.

C'est la Clinique Saint-Luc de Bouge qui m'offre mon premier emploi. Je connais bien cet hôpital car j'y ai accompli de nombreux stages en 3^{ème} année. J'ai toujours apprécié l'ambiance plutôt décontractée et amicale de cette institution à taille humaine. À l'époque, je choisis de commencer ma carrière professionnelle à l'hôpital car je veux perfectionner mes techniques de soins, acquérir de l'expérience en situation d'urgence, apprendre auprès de médecins et de collègues expérimentés...

Ma seule exigence était de travailler en chirurgie, alors on me promet un poste au 8^{ème} étage, le service de chirurgie digestive, urologique et plastique. J'intègre ce service début août 2014, après avoir suivi cinq jours de formation interne. Les ICAN (Infirmier en charge de l'accueil des nouveaux) nous encadrent et nous guident dans nos premiers pas à la clinique. Ils nous enseignent les différentes procédures en vigueur, l'utilisation des logiciels informatiques... Cette formation m'a beaucoup aidée car elle m'a permis de me sentir plus à l'aise et plus confiante.

Et voilà que démarre le vrai travail, un samedi matin, au 8^{ème} étage. J'ai eu la chance d'être « écolée » pendant 3-4 jours, c'est-à-dire que j'ai été responsable d'un couloir sous le regard attentif d'une collègue

plus expérimentée. À mes débuts, je me suis sentie un peu perdue, la prise en charge globale de 15 patients est complexe. Il y a les patients pré-op à préparer, les patients à aller chercher au bloc opératoire, la gestion de la douleur, l'observation des appareillages, les patients qui présentent des complications... Cela demande beaucoup de concentration et il faut pouvoir agir vite.

L'une de mes plus grosses difficultés a été la collaboration avec les chirurgiens. D'abord, ils opèrent toute la journée, il n'y a dès lors aucun médecin à l'étage. Cela pose des problèmes de prescriptions médicales et de suivi des patients en demande de voir un docteur.

Ensuite, en tant qu'infirmière, nous traitons la plupart du temps avec les assistants en chirurgie, et non les patrons. Il s'agit bien souvent de jeunes médecins parfois démunis – car encore peu expérimentés ou nouveaux dans l'hôpital – et souvent très débordés.

Petit à petit, néanmoins, je prends mes marques. Je m'intègre dans ma nouvelle équipe. Dans l'ensemble, je me sens épaulée et suffisamment en confiance pour poser mes questions, confier mes premières erreurs et savoir quoi faire en cas de situation inconnue. C'est un point extrêmement important quand on débute.

En octobre, les premiers étudiants arrivent. Encore novice, je dois déjà former et enseigner la « bonne » manière de travailler. Or la pression de l'hôpital pèse sur mes épaules et prendre le temps de superviser les élèves n'est pas toujours possible. J'ai moi-même encore besoin de m'exercer et ils sont une dizaine à vouloir pratiquer les soins, faire les pansements, retirer les drains, poser les sondes vésicales... c'est une difficulté supplémentaire.

Durant les vacances de Noël, notre étage de chirurgie ferme ses portes, nous intégrons momentanément l'équipe mobile, à mon grand regret. Je me vois assignée dans les étages de médecine où je m'attèle à d'autres facettes du métier, le nursing y étant bien plus lourd.

Vers le mois de novembre, la direction des soins infirmiers me contacte à propos d'un nouveau poste à pourvoir. En pleine rénovation, la clinique se réorganise et a comme projet d'ouvrir un tout nouveau service de neurologie, le Med 4. (Jusqu'alors, le 2^{ème} étage hébergeait la médecine gastro-entérologie et neurologie). Je vois cette opportunité comme un challenge intéressant. Démarrer à zéro, dans un équipe qui ne se connaît pas, où il n'y a encore ni ragots, ni petits clans, aucune forte tête... où tout reste à imaginer, penser, organiser. Mon seul regret est d'abandonner la chirurgie, mais j'aime le change-

ment et la perspective d'apprendre une nouvelle discipline.

Dans un premier temps, il s'agit d'un service mixte, moitié médecine neurologie, moitié chirurgie. Je ne me sens donc pas trop dépaycée. Nous sommes une jeune équipe, pour la plupart des infirmiers fraîchement diplômés. Mon expérience de la chirurgie est un grand atout et bien qu'à l'hôpital depuis 5 mois à peine, je conseille beaucoup mes nouveaux collègues. Nous hébergeons toute la petite chirurgie : cure de hernie, cure d'éventration, colectomie, résection endoscopique de la prostate ou de la vessie, abdominoplastie, chirurgie ORL, acromioplastie, dilatation vasculaire et angioplastie... De l'ortho à la plastique, de la vasculaire à la digestive... je jongle d'une discipline à l'autre et j'apprends énormément.

Par ailleurs, je découvre les particularités de la médecine en neurologie. La collaboration avec les médecins y est beaucoup plus aisée. Ils travaillent à l'étage, ils sont sensibilisés à l'importance du partenariat médecin-infirmier, nous réfléchissons ensemble sur l'évolution d'un patient et je peux amener des suggestions quant à sa prise en charge. Je découvre aussi la multidisciplinarité. Nous travaillons beaucoup en partenariat avec les équipes de seconde ligne, les soins palliatifs, la liaison interne gériatrique, les infirmières sociales, le service de diététique... elles sont souvent un soulagement pour nous, la première ligne, qui devons accomplir les soins d'hygiène et de première nécessité, se soucier des traitements, participer aux staffs médicaux...

Je découvre les pathologies neurologiques et leurs spécificités. La sclérose en plaque, les démences, le Parkinson, les complications dues à l'éthylisme chronique, delirium tremens et encéphalopathie de Gayet-Wernicke, l'épilepsie, l'AVC...

En juillet 2015, la chirurgie nous quitte et nous inaugurons l'ouverture de l'Unité de Soins de l'AVC – *STROKE UNIT* – 4 lits de soins intensifs exclusivement réservés à la prise en charge de l'AIT (accident ischémique transitoire) et de l'AVC (accident vasculaire cérébral). Ces lits sont reliés à un monitoring qui permet un suivi permanent des paramètres vitaux, un infirmier est spécialement attiré à la gestion de cette unité.

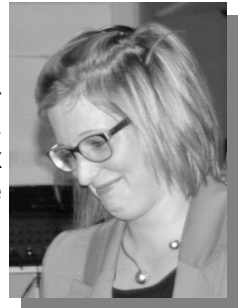
L'arrivée de cette « Stroke Unit » n'a pas été sans difficulté. En effet, d'un point de vue organisationnel, un auxiliaire de soins a été substitué par l'infirmier de Stroke dont la priorité se focalise sur ces 4 patients. Par ailleurs, la Stroke Unit est une nouveauté pour tout le per-

sonnel de l'hôpital, et la collaboration avec les services médico-techniques ou les urgences a parfois été difficile. L'implantation d'une nouvelle unité requiert du temps et de l'énergie, mais c'est enrichissant.

Ainsi, en à peine deux ans de carrière, j'ai déjà vécu énormément d'expériences différentes, j'ai appris à travailler dans des disciplines variées. Le Med 4 est aujourd'hui un service où je m'épanouis et je prends plaisir à m'investir. Mais c'est avant tout l'équipe, dynamique et pleine d'idées innovantes, qui me motive à rester encore quelques années à l'hôpital...

LISE RENARD (Sage-femme 2014)

Lise, n'ayant pas accédé à un emploi de Sage-femme dans une maternité de sa région, travaille à l'heure actuelle dans le domaine des soins généraux dans un service de chirurgie d'un hôpital proche de son domicile où elle a décroché un CDI.



« Accomplir mon rôle de Sage-femme » par **JUSTINE COLOT (Sage-femme 2015)**



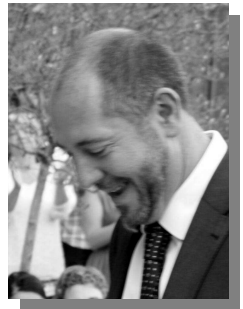
Voilà déjà presque bientôt un an que j'ai été diplômée « sage-femme » au département paramédical de la Henallux. La fin de ces quatre années d'études m'a donc menée tout droit au marché de l'emploi. Cette insertion professionnelle, à laquelle j'avais déjà quelque peu goûté lors de mes divers stages en milieu hospitalier, a représenté un moment clé de mon existence en tant que jeune diplômée. En effet, cette transition entre vie estudiantine et vie professionnelle m'a réellement métamorphosée à différents niveaux. Dans un premier temps, ce fut un sacré défi de trouver un emploi stable mais ce parcours du combattant m'a appris à développer les stratégies nécessaires pour y parvenir (mettre en avant ses compétences, être flexible,...). Ensuite, le fait de m'être vu

confier davantage de responsabilités et de tâches m'a permis de me sentir encore plus valorisée dans ma profession de sage-femme. Cela m'a aussi aidée à acquérir une plus grande confiance en moi. Grâce à la multidisciplinarité présente au sein de mon équipe, j'ai également pu élargir mes connaissances et perfectionner ces dernières en poursuivant des formations continues que m'a proposées mon employeur. Sur le plan personnel, j'ai appris à gérer vie familiale, sociale, culturelle et professionnelle ce qui nécessite une bonne organisation. Avec certain(e)s de mes collègues, je me suis également découvert une passion pour m'investir dans de nouveaux projets afin d'améliorer notre qualité de travail mais aussi le bien-être des bénéficiaires de soins. Enfin, j'ai surtout appris qu'il ne fallait pas envisager le travail et la dureté que ce dernier pouvait parfois nous infliger, mais qu'il fallait surtout entrevoir sa récompense. Pour moi, cette récompense c'est la reconnaissance que m'offre chaque jour les personnes pour lesquelles je mets à profit ce que j'apprends au fil du temps c'est-à-dire accomplir au mieux mon rôle de sage-femme.

Quant à

OLIVIER DELHAUTE (BSI 2015)

il poursuit sa formation, et termine cette année la 4^{ème} année SIAMU... suite au prochain numéro !



Le JOURNALIER



Chers Aïnés,

2016 fut l'année de toutes les surprises ... et ce n'est peut-être pas fini !

Chronologiquement, voici donc les nouvelles du premier semestre.

- Lors de la session de janvier nous avons expérimenté pour toutes les années d'études excepté les 3BSI/BSF et 4BSF, la joie de faire des jurys pour les unités d'enseignement clôturées. En fonction des résultats de l'étudiant, soit nous lui procurons un conseil soit nous prévoyons une remédiation...ceci ne l'empêche en aucun cas de poursuivre son cursus que du contraire nous sommes entrés dans le système de capitalisation de crédits et les crédits non acquis pourront être traînés comme des casseroles quasi jusqu'en fin de cursus. Difficile de comprendre qu'un 10/20 devient un véritable sésame !

- En février, nous avons eu la visite de deux experts de l'AE-QES, ils avaient pris le temps de tout lire, annoter et après s'être fait préciser quelques détails, nous avons eu droit aux points d'attention à améliorer.

Vous aurez l'occasion de parcourir très bientôt les résultats sur le site de l'agence qualité.

- 2016 fut l'année des élections ! Si comme toutes les entreprises nous ne pouvions pas échapper aux élections sociales, la HE-NALLUX organisait cette année des élections internes pour élire les membres du personnel au conseil social, au conseil de catégorie et à

l'organe de gestion qui s'appellera à la prochaine rentrée, le conseil académique. Un appel à candidat sera lancé prochainement pour assurer la représentation des enseignants au conseil pédagogique.

Pour clôturer, nous aurons durant ce mois de juin les élections des membres du personnel pour le conseil d'administration et l'assemblée générale.

- Suite à la nouvelle gouvernance de la HENALLUX, l'organigramme de notre catégorie va être profondément modifié.

En effet, au lieu d'avoir une seule direction cumulant la catégorie, le département, l'implantation pour un temps plein, dès le 1^{er} septembre nous allons bénéficier d'une direction de catégorie hors implantation à temps plein. Cette fonction a été attribuée à Cécile Dury. La direction de la section sage-femme du département sera assurée pour 3/10 par Geneviève Castiaux, pour la section soins infirmiers, la décision du conseil d'administration sera connue la deuxième quinzaine de juin.

Grâce au secteur très florissant de la formation continue, nous pourrions bénéficier d'une directrice des formations continues certificatives, la mission sera assurée par Fabienne Liesse.

Nous ne pouvons que souhaiter bonne chance à cette nouvelle équipe qui devra sans aucun doute faire preuve de créativité et courage pour assurer la direction de cet énorme paquebot en pleine mer agitée par les différents décrets, directives et contextes turbulents.

- Si le respect du décret « paysage » nous donne des soucis, l'implémentation de la directive européenne 2013/55 nous a donné des cauchemars ...mais cette fois nous y sommes, le cursus bachelier infirmier responsable de soins généraux (IRSG) sera bien en 4 ans dans l'enseignement supérieur. SAUF que, Marie Martine Schyns (non pas Bourtonbourt) a sorti sa circulaire 5749 (2/6/16) disant que vous avez aussi moyen en 3 ½ ans de porter le même titre et avoir les mêmes compétences même si vous êtes diplômé de l'enseignement secondaire complémentaire...selon votre humeur vous trouverez cela aberrant, dramatique, inquiétant ou déloyal !!! Une seule chose est certaine c'est que les bachelières auront la mobilité européenne, les autres doivent attendre la confirmation de la ministre fédérale de la santé que tout le monde connaît pour sa bonhomie surtout !

- Vous aurez compris que ce journalier est plus acide qu'à l'habitude mais c'est mon dernier donc je tiens à vous partager deux sentiments :

- o ma fierté d'avoir été la vice-présidente de la commission paramédicale qui a proposé le cursus en 4 ans des futurs bacheliers infirmiers responsables de soins généraux et la révision du cursus des sages-femmes, des spécialités et des passerelles du secteur de la santé entre les hautes écoles et les universités.
- o ma tristesse que le monde politique n'ait pas suivi la demande du monde professionnel via l'UGIB pour un seul cursus pour le titre d'infirmier responsable de soins généraux.

Je vous remercie pour l'attention que vous avez toujours prêtée à cette rubrique et espère de tout cœur que mes quatre nouvelles collègues prendront la relève.

Sainte Elisabethement vôtre !

Agnès Mathieu-Hendricx
Directrice de catégorie
HAUTE ECOLE DE NAMUR-LIEGE-LUXEMBOURG
CATEGORIE PARAMEDICALE SAINTE-ELISABETH
Rue Louis Loiseau 39
5000 Namur
Tél : +32 (0) 81 46 85 90
Fax : +32 (0) 81 73 57 39

Carnet de famille

MARIAGES

Aurélie Herbage (SF 2013) et Vincent LEMAU DE TALANCE, le 11/7/2015

NAISSANCES

Jules, le 19/11/2015, fils de Hélène Sovet (IG 1999)
Mathis, le 30/12/2015, petits-fils d'Agnès Mathieu (IG 1980)
Victor, le 11/1/2016, petit-fils d'Agnès Mathieu (IG 1980)
Aliyah, le 14/3/2016, petite-fille de Pauline Makuanga (IG 1984)
Léonore, le 19/3/2016, petite-fille de Brigitte Vandy (IG 1980)
Maé, le 15/4/2016, petite-fille de Rose-Marie Demazy (IG 1973)
Louis, le 26/4/2016, fils de Céline Humblet (BSI 2007, 4 SCOM 2008)
Amaury, le 1/5/2016, fils de Marc Dassy (BSI 2004, SCOM 2005, avocat et professeur de droit et législation au département paramédical)

DECES

Marie-Ange Kerstenne (15/6/1966-12/11/2015), IG 1987
Christian Camus (2/5/1934-26/11/2015), pédiatre, ancien professeur en 3^{ème} sociale et 4^{ème} accoucheuse
Henri Lebailly (8/12/1926-16/1/2016), papa d'Elisabeth Lebailly (IG 1980, SF 1984) et de Bernadette Lebailly, (IG 1983, SF 1984)
Marthe Goffin (18/7/1931-28/2/2016), IG 1952
Pierre Mathieu (6/12/1930-15/4/2016), papa de Agnès Mathieu (IG 1980)
Père Georges Davin, SJ (17/9/1930-20/4/2016), ancien professeur de sciences religieuses
Germaine Lebon-Manant (26/11/1922-14/5/2016), belle-mère de Françoise Malotaux (4 SOC 1983)

Association des Aînés Ecoles Sainte-Elisabeth - Namur asbl

N° d'entreprise : 808.071.960
N° de compte : BE07 5230-4225-2366

Adresse postale :
ASBL Association des Aînés Ecoles Sainte-Elisabeth
Département paramédical
rue Louis Loiseau, 39
5000 Namur

Site internet : www.aines-sainteelisabeth.be
Courriel : ainessainteelisabeth@gmail.com

Affiliation et avantages

Le montant de la cotisation annuelle est de **10 €** (couple : 15 €).

Ce montant est à verser sur le compte Triodos **BE07 5230-4225-2366 TRIOBEBB** en précisant vos nom (de jeune fille) et prénom ainsi que votre année de promotion. Merci de nous communiquer par courrier ou courriel vos coordonnées actuelles (adresse, téléphone, courriel), afin de mettre à jour notre fichier des anciens.

Avantages liés à votre inscription :

- Vous avez libre accès à la bibliothèque du département paramédical de la Haute École de Namur-Liège-Luxembourg HENALLUX où vous pourrez emprunter gratuitement des ouvrages pour une période de 14 jours.
- Vous bénéficiez d'une réduction de 10 % sur vos achats de livres (romans ou autres) en passant commande via la bibliothèque du département paramédical.
- Vous bénéficiez d'une réduction de 10 % sur les nombreuses formations continues organisées par le département paramédical (infos sur www.henallux.be).
- Vous bénéficiez de la gratuité aux conférences organisées par ce même département (infos sur www.henallux.be).
- Deux fois par an, vous aurez le plaisir de lire dans cette même revue, le vécu, l'expérience, le parcours, de ces personnes extraordinaires que vous êtes toutes et tous.

*Les textes publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
Reproduction, même partielle, interdite sans l'autorisation de l'auteur ou de l'association.*

